

Sandrine Lefebvre

Sawsan

De l'ombre à la lumière



Sawsan,
De l'ombre à la lumière



Sandrine Lefebvre

Sawsan,
De l'ombre à la lumière

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3241-4

Dépôt légal : Avril 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

A mes enfants

Merci à
Mon mari pour sa patience
Halima Tenni et Nadia Dinia pour leur amitié
Amal pour le temps précieux qu'elle m'a accordé

Le 28 août dernier, s'est éteinte à l'âge de 41 ans, dans un tragique accident de voiture, Sawsan Idrissi, l'une des plus grandes virtuoses de la Haute Couture traditionnelle marocaine, créatrice de la marque de prêt à porter Pour Elle, membre permanent du syndicat national de la couture et fondatrice de la revue : Un jour, un Caftan.

Ambassadrice d'un art de vivre, elle avait dès son plus jeune âge révolutionné le port du caftan, occidentalisé à merveille les djellabas de nos mères, redonné goût à toute une jeunesse de s'habiller avec des tenues héritières d'une tradition ancestrale tout en y amenant une vision de confort, de pragmatisme, de beauté et d'élégance rarement aussi efficace, pertinente et visionnaire.

C'est au cours de l'édition 2001 de Caftan dont elle était membre du jury que je l'ai rencontrée pour la première fois. A son habitude, elle était simplement belle, fragile et si humble que l'idée m'était de suite venue de lui consacrer un livre. Mais au-delà du travail extraordinaire de cette styliste au talent fou, je souhaitais avant tout présenter son intimité. C'était sans compter sur son désir farouche de se préserver de toute intrusion dans sa vie privée. Cinq années, c'est ce qui m'en a coûté pour enfin avoir l'extrême

bonheur et privilège de rentrer dans son univers, gagner sa confiance et goûter à la joie toujours renouvelée de la rencontrer chaque lundi après-midi, à raison de deux heures, pendant presque trois ans dans sa résidence ou ses ateliers.

Fruit de longs entretiens grâce auxquels je puis dire que nous sommes devenues amies, ce livre, que je souhaitais, à l'image de sa vie, présenter sous forme de roman, laisse en héritage à la Haute Couture traditionnelle marocaine et à toute une génération de femmes, l'idée que le travail acharné, une rigueur éclairée d'un modernisme profond permettent d'accéder à un espace temps intemporel entre tradition et futurisme. Celle qui se définissait comme citoyenne du monde, reconnue et adulée par ses pairs, souhaitait libérer la femme marocaine de toute contrainte machiste tout en la confortant dans une féminité orientale tournée vers un mysticisme affiché et assumé notamment par la création en 2003 de sa marque de prêt à porter Pour elle. « Oui à la modernité, non à la perte identitaire et morale qui fait que la femme marocaine est si belle en caftan » aimait-elle répéter. C'était son vœu le plus cher en proposant des tenues de haute couture pour le soir mais également des ensembles pour la vie de tous les jours. Elle vient de nous quitter prématurément laissant le monde de la couture marocaine orphelin.

Mais ses créations, telles des œuvres d'art, resteront à jamais dans notre histoire comme le témoignage poignant de la virtuosité créatrice, d'une autre voie possible pour les générations à venir. Enfant surdouée, elle a toujours su, avec beaucoup de courage et de grandeur d'âme, s'imposer pour transcender le rêve en une réalité accessible.

L'INNOCENCE PERDUE

Sur la route qui sépare Agadir de Marrakech, une route réputée dangereuse, car elle est étroite et unique dans cette vallée de roches rouges brique, dans cet endroit quasi désert où rares sont les villages, digne d'un bon vieux western, existe un petit café restaurant sorti de nulle part : Le Soleil du Sud.

L'établissement a été construit par Ba, mon grand-père, sur un petit terrain qu'il avait hérité de son père. Ba était un homme de haute stature d'aussi loin que je me souviens. Parlant peu, il savait mieux que quiconque, à la manière des savants de la Cour du calife Al-Ma'mun¹, annoncer par l'observation des

¹ Abû al-'Abbâsal-Ma'mûn 'Abd Allah ben Hârûn ar-Rachîd (786-833) : surnommé Al-Ma'mun était l'un des califes le plus éclairé du monde musulman, de la dynastie abbasside et ayant régné sur Bagdad de 813 à 833 après avoir massacré son frère, légitime héritier. Fondateur de la Maison de la Sagesse – (Beit-Al-Hikmat), c'est grâce à lui, à son goût pour la science, son grand respect des gens du livre (juifs et chrétiens), que les sciences arabes connurent leur apogée. En encourageant sans cesse la confrontation des connaissances, la traduction des livres grecs, les savants de tout l'Empire islamique qu'ils soient juifs, chrétiens ou musulmans travaillèrent ensemble à faire progresser

étoiles les heures de prière ou bien encore le temps. Et de cette nature pauvre qu'il aimait par-dessus tout, il arrivait à extraire des richesses de savoir qui m'ont longtemps laissé croire qu'il n'était pas complètement homme. Il était également capable de construire toute sorte d'ustensiles utiles à nos besoins quotidiens ou pour son petit commerce qui lui laissait beaucoup de temps libre vu le peu d'arrêts, à cette époque, des camions ou des cars touristiques devant le terre-plein de l'établissement. Quand cela était le cas, nous étions assurés d'avoir notre pain d'un jour ou d'une semaine, selon le bon vouloir d'Allah. Leurs arrivées étaient toujours une fête et en même temps une grande source de fatigue surtout pour les cars où se déversait d'un coup une foule de personnes qu'il fallait servir rapidement.

C'est dans ce décor désolé, au fond de l'arrière-cour, dans une petite baraque de taule et de pierres que j'ai vu le jour le 5 mai 1968. Ma mère, d'une vingtaine d'années, fatiguée certainement par cette vie ingrate rythmée par l'oubli et les regrets, a suivi ce soir-là le silence éternel, me laissant à mes grands-parents. Longtemps, j'ai cru qu'ils étaient mes parents tant notre vie à trois était harmonieuse. Elle n'était rompue que par les clients ou le peu de visites de mon oncle Hamed qui vivait à Marrakech avec sa femme

la Science. C'est sous son règne qu'Al Kwarizmi, auteur du livre *Tables astronomiques*, s'inspira des idées grecques et indiennes pour développer une nouvelle discipline : l'algèbre. Ajoutons également les travaux d'al-Hassan Ibn Haytham et du célèbre physicien Jabir Ibn Hayyan, « père de la chimie » aux yeux des Européens.

Après son règne, le déclin des sciences et du débat philosophique commença petit à petit à faire régresser le monde musulman.

et ses deux filles depuis qu'il avait trouvé une place de bagagiste au sein d'un hôtel.

Certes, en comparaison à celle de mes deux cousines, ma vie était bien différente. J'étais orpheline. Je n'allais pas à l'école, mes vêtements se comptaient sur le bout des doigts et les gestes d'affection envers moi étaient rares. Mais même si Ba et Omi étaient avares en paroles tendres, préoccupés qu'ils étaient à pourvoir à notre subsistance, l'ensemble de leurs actes, bien plus que des mots, parlaient pour eux-mêmes. Ils n'avaient de cesse de me dire qu'ils m'aimaient dans cette existence qui se résumait à travailler. C'est d'ailleurs pour cela que je ne prêtais guère d'attention aux railleries de mes cousines. Sous prétexte qu'elles vivaient dans un trois pièces avec douche et toilettes à l'européenne, qu'elles pouvaient afficher avec fierté leurs résultats scolaires, elles se jouaient toujours de moi et me traitaient comme une bonne. Leur méchanceté n'avait d'égale que la petitesse et la médiocrité de caractère de ma tante Zahra.

C'était une femme banale, sans charme particulier. De taille moyenne, elle avait les épaules toujours un peu courbées, les épaules de ceux qui ont l'habitude de quémander par leur attitude quelques bienfaits. Elle aurait pu être jolie si ses traits n'avaient pas été déformés par la noirceur de son âme. Sa démarche était nonchalante comme si un poids pesait toujours sur sa tête, « le poids de la fainéantise » me disait Omi. Elle n'avait à l'esprit que le maquillage, les vêtements et ses filles, comme si en dehors de ces trois choses, rien n'avait d'importance. Pourtant ce n'était qu'une simple paysanne autrefois, du même bled que mon oncle. Ils s'étaient mariés six ans avant ma naissance sans le consentement de mes grands-parents qui voyaient en

cette femme le présage d'un éclatement familial proche. Mon oncle, aux mœurs simples et au caractère tranquille se ferait bien vite manger par cette ambitieuse qui ne pensait qu'aux paillettes. Pendant un an, ils vécurent tous sous le même toit. Ba et Omi évitaient les conflits car ils ne voulaient pas perdre leur fils unique et seul soutien. Mais sous la pression de sa femme qui se plaignait sans cesse de la promiscuité et des incessantes disputes qu'elle avait avec ma mère, il partit à Marrakech en vue d'une vie meilleure. C'est ainsi qu'elle avait pu quitter ce trou lorsqu'il avait trouvé son poste, à la grande joie de Ba et Omi qui se désespéraient d'avoir une belle fille désireuse de tout régenter au sein de leur demeure sans pour autant contribuer en quoi que ce soit aux tâches quotidiennes. Vraiment, cette femme était étrange. La moindre babiole ou denrée alimentaire achetée par mon oncle était immédiatement mise sous clé dans leur chambre que j'occupe actuellement. Alors qu'elle allait chez sa mère aider à la préparation des gâteaux du Ramadan, elle disait ne pas savoir les faire... Et tant d'autres choses encore qu'il serait bien long de détailler ! Et comme disait Omi, « il faut tout laisser à Dieu. »

Mon oncle, élevé dans la nécessité du travail, toujours serviable envers les autres, sauf envers ses parents à qui il ne donnait qu'en cachette de sa femme quelques dirhams l'an, avait tôt fait de la caser comme serveuse dans le restaurant de l'hôtel. Elle détestait venir nous rendre visite et nous détestions la recevoir. Elle détestait notre vie terne et nous détestions la sienne qu'elle vivait par procuration au travers des clients de l'hôtel souvent riches qui laissaient des pourboires lui permettant d'enraciner davantage sa superficialité.

De ma petite enfance, je garde peu de souvenirs marquants car elle se résumait à aider aux corvées de la maison, nettoyer, faire le pain, aider Omi dans ses travaux de couture, tout se passant soit dans le silence, soit dans des conversations aux phrases courtes et directes.

Mais, il en est deux qui restent à jamais gravés dans ma mémoire.

L'un résume assez bien tous les sacrifices que Ba et Omi ont pu faire pour moi.

Chaque année, une semaine avant la fête de l'aïd El Kébir², j'observais chaque mouvement de ma grand-mère. Je la suivais partout, attendant le signal, le signal qui annoncerait le début des festivités. Elle se jouait de mon impatience contenue, de mes silences, de mes soupirs. Tout mon manège la faisait sourire et elle avait pris pour habitude de faire durer le plaisir. Quand, tout d'un coup, elle m'attirait contre elle, m'embrassait goulûment les joues et partait dans un grand éclat de rire. Je savais à cet instant que la fête allait commencer. Elle me prenait alors la main et je la suivais jusque dans la pièce qui lui servait de chambre.

Cette pièce, je la revois encore. Elle était très étroite et ne comportait qu'une minuscule fenêtre, car Ba avait toujours peur des voleurs. Ses murs de briques rouges étaient grossièrement peints de blanc, mais cela ne

² L'aïd El Kébir : c'est l'une des fêtes les plus importantes du monde musulman. C'est la fête du sacrifice. Elle commémore la soumission d'Ibrahim qui avait accepté de sacrifier son fils Ismaël à Dieu. Au dernier moment, un mouton remplaça l'enfant pour l'offrande. C'est ainsi qu'en souvenir de la piété et de la totale soumission d'Ibrahim à Dieu, la communauté musulmane sacrifie chaque année un mouton, en l'égorgeant la tête tournée vers La Mecque, après la prière de l'aïd.

suffisait pas à tirer le peu de lumière qui s'infiltrait et en faire une pièce éclairée. Au contraire, c'était un endroit vivant dans une perpétuelle pénombre. Le toit composé d'un amas de taules, de planches de bois soutenues par des poutres que même un architecte n'aurait pas su faire tenir, n'arrangeait rien. A même le sol, il y avait un matelas deux places qui servait de couche à Ba et Omi. Et accolée au mur, qui faisait face à celui de la fenêtre, le seul meuble de cette chambre : l'armoire antique héritée de je ne sais quel aïeul. Elle était haute, un peu boiteuse puisque le sol lui-même n'était pas forcément droit. Pour remédier à cela une cale en bois avait été placée sous son pied gauche. Elle était en bois massif teinté acajou et avait trois portes. Deux étaient en vis-à-vis côté droit. S'y trouvaient bien pliés le peu de draps, de couvertures, de nappes et autres linges de maison que nous possédions mais également les vêtements de Ba et Omi, bien minces eux aussi. Elles étaient ornées de miroirs qui n'étaient pas des plus étincelants, d'ailleurs des fissures apparaissaient ici et là. La dernière porte, celle de gauche, ne comportait que deux étagères. L'une servait à ranger mes vêtements, l'autre la vaisselle de mon unique poupée ainsi qu'une grande boîte avec un cadenas qu'Omi n'ouvrait qu'une fois l'an. N'ayant jamais été d'un naturel très curieux, j'avais pris l'habitude de la présence de cette boîte et n'y prêtait aucune réelle attention. En bas, les chaussures pour nos pieds fatigués par les caillasses, à savoir deux paires de claquettes chacun : une fermée pour l'hiver, l'autre ajourée pour l'été. Toutes les portes grinçaient quand on les ouvrait, c'était à faire peur parfois. Après quelques minutes d'hésitation, Omi ouvrait enfin la porte de sa partie pour en sortir un mouchoir bien

noué. A l'intérieur, le trésor de toute une année d'économies. Déduction faite de la part que grand-père prélevait régulièrement pour nous faire vivre au quotidien, elle y amassait tout l'argent qu'elle pouvait entre ses travaux de couture, la revente de babioles, ne lui laissant que un dirham ou deux dirhams de bénéfice et les petits dons des gens de passage. A chaque rentrée d'argent, elle cachait soigneusement ce qui restait dans ce petit mouchoir... Ce trésor variait d'année en année et j'en évaluais son importance à sa lourdeur que je soupesais du regard, car je n'osais le toucher. Une fois assise sur le matelas, Omi dénouait délicatement le tissu blanc et en rabattait les pans. Je restais toujours immobile, debout près d'elle, le souffle court et imaginais déjà ce que l'on pourrait faire dans le souk d'Agadir avec notre petite fortune qu'Omi estimait pièce par pièce, billet après billet. Le compte fait, il y avait toujours de quoi m'acheter une tenue neuve, robe ou ensemble, une paire de babouches, une gandoura³ pour Ba, deux coupons de tissu. L'un serait confectionné en djellaba⁴ pour Omi, l'autre en caftan⁵

³ Gandoura : longue tunique traditionnelle sans manche portée dans les pays arabes par les femmes ou les hommes.

⁴ Djellaba : longue robe traditionnelle à manches avec ou sans capuchon portée par les hommes et les femmes.

⁵ Caftan : terme employé pour désigner une grande variété de tuniques longues existantes ou ayant existé à différentes époques et dans différentes régions du monde : Asie centrale, Perse (qui englobait l'actuel Iran ainsi que d'autres États), Inde, des états indépendants de l'actuelle Italie comme la République de Venise, l'empire omeyyade qui a englobé une partie du Maghreb, Al-Andalus et l'Empire ottoman. Ses origines diverses s'expliquent par l'expansion géographique de l'Islam. Mais en fonction des régions, le caftan a connu des transformations. Voilà pourquoi, ils ne sont pas tous identiques. Ils se sont

pour moi. Ce dernier serait revendu dès qu'il ne m'irait plus. Bien étrange habitude pour une femme de la campagne. Mais Omi n'avait pas toujours vécu ainsi. Petite-fille d'un dignitaire de Rabat, elle tenait ce rituel de sa mère qui, la fortune l'ayant soudainement abandonnée, s'était résignée à épouser le fils d'un modeste propriétaire terrien dans le Sud. C'est ainsi que Ba et Omi s'étaient côtoyés toute leur enfance dans le douar⁶ où habitaient leurs parents respectifs. Omi ne faisait que perpétuer une tradition qui lui rappelait une mère très aimante et une jeunesse perdue. En fonction de la somme qui lui restait, déduction faite des dépenses premières, Omi décidait soit de la partager en deux et ainsi en garder une partie « au cas où », le reste étant dépensé en accessoires pour la maison et denrées alimentaires telles que du safran, des épices, des olives et, comble du luxe, quelques fruits et bonbons ; soit elle gardait l'intégralité du reliquat pour pourvoir au « au cas où ». Cet argent-là était alors rangé dans la fameuse boîte avec le cadenas dont la clé ne quittait jamais la poche de la jupe d'Omi.

Omi, de par sa condition, avait toujours été une femme prévoyante et savait mieux que personne gérer un budget serré. Ainsi, même si nous n'étions pas

adaptés au fil du temps en fonction des us et coutumes de chaque pays. Phénomène de mode oblige, beaucoup d'entre eux ont abandonné les caftans. Un pays toutefois, fier de l'héritage des Andalous, et dont les premiers écrits mentionnant le caftan dateraient du XVI^e siècle, fait perdurer de nos jours le savoir-faire nécessaire à la réalisation des caftans : Le Maroc. De Rabat à Meknès et de Fès à Tétouan, les stylistes marocains contemporains s'évertuent à réinventer sans cesse ce vêtement d'apparat réservé à la gente féminine.

⁶ Douar : petit village de paysans au Maroc.

riches, d'aussi loin que je me souviens et c'est ce qui m'émeut encore aujourd'hui, il me reste ce souvenir d'avoir toujours mangé à ma faim et d'avoir eu une vie si normale que je ne me rendais même pas compte que nous étions pauvres. Que Dieu m'en soit témoin. J'ai toujours été propre, avec des vêtements, certes qui n'étaient pas nombreux, mais sans déchirure et très jolis. Omi m'avait dès le plus jeune âge appris qu'il fallait être fier de soi-même et remercier sans cesse Allah de nous donner la santé. La fierté et la santé, pour elle, passait par une hygiène de vie stricte où la propreté du corps et sa beauté complétait une propreté intérieure obtenue par la prière et la méditation. Il en était de même de notre lieu de vie avec ses deux chambres et la pièce principale, attenante au petit café, qui était meublé de manière sommaire. Mais l'ensemble était agréable à l'œil et l'on pouvait manger par terre tant le sol et les murs étaient régulièrement récurés. Mais le lendemain des comptes annuels, vers après la prière de Assoubh⁷, Ba fermait le café pour la journée. Il sortait la carriole à laquelle il attelait notre petit âne. Omi et moi montions à l'arrière et après un dernier tour pour vérifier que tout était bien fermé, Ba

⁷ Prière de Assoubh : est une des cinq prières obligatoires de la journée d'un(e) musulman(e). La prière est un des cinq piliers de l'Islam. Au même titre que le jeûne, la prière est un moyen de réforme du moi intérieur et de communion avec Dieu. Les prières journalières obligatoires sont les suivantes : Assoubh (prière avant l'aurore), Dohr (prière du midi), Asr (prière de l'après-midi), Maghrib (prière du crépuscule), Icha (prière du soir). En plus de ces prières obligatoires, il y a des prières non obligatoires qu'effectuait le bien-aimé prophète Mohamed (sws). Enfin, il existe d'autres prières faites en des circonstances particulières : prière pour un mort, pour l'aïd...

montait à l'avant et nous partions le cœur heureux vers la ville d'Agadir et son souk, l'un des plus merveilleux d'Afrique. Pour y parvenir, il fallait bien trois heures. Le temps, nous le passions à chanter ou encore à réciter le Coran jusqu'à ce que la ville, Agadir, dévoile peu à peu ses contours et ses charmes. Car si l'ancienne médina⁸ n'existait plus depuis le tremblement de terre, la construction de la ville nouvelle, peu connue alors des touristes, lui avait donné un attrait particulier à mes yeux.

Le centre-ville ressemblait à un petit bourg à l'europpéenne, avec une architecture moderne comparée à notre habitation. Les rues y étaient très propres et bien dessinées. En haut de la ville, la cité suisse avec ses villas dont on n'entrevoit rien grâce à leurs clôtures bien fleuries. Il faut dire que les gens d'Agadir n'apprécient guère le débailage. Modestes ou riches, ces gens-là vivent tous dans une apparente simplicité qui tranche de beaucoup avec les autres grandes villes marocaines. Plus en contre bas, se trouvait la corniche où à la fin de la journée, nous irions prendre un jus d'oranges pressées bien frais. Tranquillement assis, s'offrirait alors à nos yeux ébahis le spectacle de la mer. Nous laisserions alors aller nos pensées au gré des flux marins et nous humerions l'air salin jusqu'à le graver dans nos souvenirs sensoriels, pour pouvoir à l'envie, pendant l'année où nous serions loin de cette quiétude quasi irréalée, le tirer de son sommeil et donner du soleil à notre vie quasi monacale.

⁸ Médina : petite ville fortifiée composée de maisons traditionnelles et aux ruelles étroites.

Enfin le souk ! Ba connaissait un emplacement où il pouvait laisser en toute quiétude son attelage. Nous pouvions enfin descendre. J'étais surexcitée mais n'en oubliais pas pour autant de bien serrer la main d'Omi, effrayée que j'étais à l'idée de me perdre tant le souk me paraissait très grand. Au-delà des murailles ocre, des tas de commerçants en enfilades avec des marchandises toutes plus variées les unes que les autres. Mais dans ce méli-mélo apparent, il y avait une certaine logique. Telle une ville, le souk se découpait en petits quartiers : celui des fruits et légumes, celui des bijoutiers, celui des menuisiers, celui des étoffes de maison, celui des vêtements... Il y en avait pour tous les goûts : sandales, couvertures, objets en plastiques ou en cuir, le tout décliné dans une profusion de couleurs et de formes impressionnante pour des yeux d'enfant. Quel délice ! Parfois, un homme ambulant avec une tenue traditionnelle du Sud et une grande citerne derrière son dos nous proposait de l'eau. Les chalands étaient nombreux surtout les femmes qui achetaient sans compter pyjamas, sacs, fruits, légumes, foulards, le tout dans une joyeuse cohue faite de cris de marchands et de discussions en tout genre.

On commençait toujours nos emplettes par ma nouvelle tenue. Comme ce serait ma seule tenue neuve de l'année, en dehors de quelques sous-vêtements, je mettais toujours un temps fou à la choisir au grand dam de mes grands-parents. Le reste de ma garde-robe annuelle était composé de vêtements achetés d'occasion que je raccommmodais si le besoin s'en faisait sentir. Robe ou pantalon ? Non, pantalon, car c'était plus pratique. De plus, je pouvais changer le haut en donnant l'impression que je n'étais

pas habillée de la même manière. Et pour le haut justement, quelle couleur ? Quel style ? Manches courtes ou longues ? Du bleu, du vert ou du rose ? Il y avait tant de belles choses que j'avais du mal à me décider. Une fois mon choix arrêté et les articles emballés, nous nous mettions à la recherche de mes nouvelles babouches⁹ et peut-être même de mes nouvelles sandales. Enfin, nous nous arrêtions chez le marchand préféré d'Omi, le marchand de tissus. Ici suspendus à des cintres ou pliés sur l'étale, des tas de coupons de tissu jouaient de tous leurs atouts pour donner aux femmes l'envie de les acquérir. Ce marchand-là, Si¹⁰ Moustapha, vendait tous les tissus d'habillement pour tenues traditionnelles marocaines. Quant à son frère, sa boutique de tissus d'ameublement jouxtait la sienne. A eux deux, ils habillaient femmes et maisons de cape en pied !

Satins unis ou imprimés, shantung de soie, brocards aux mille et une fleurs, toiles épaisses à chevrons, faux unis, il était possible de se confectionner des tenues dans un nombre infini de combinaisons selon que l'on souhaitait une djellaba courte ou longue, un caftan, une takchita¹¹... Là Omi choisissait avec soin deux coupons qu'elle confectionnerait elle-même à l'aide de sa vieille Singer avec une sfifa¹² très simple qu'elle achèterait à la mercerie d'à côté. Ces deux marchands connaissaient bien Omi, non tant par le

⁹ Babouche : pantoufle sans talon en cuir.

¹⁰ Si : diminutif de Sidi, littéralement Monsieur. En général, ce terme marque le respect que porte une personne à une autre.

¹¹ Takchita : version moderne et légère du caftan.

¹² Sfifa : terme générique pour désigner la passementerie utilisée à la fois dans l'habillement et l'ameublement.

nombre de ses visites, mais par la régularité de ses venues à date fixe. Si bien qu'au fil des ans, ils avaient fini par sympathiser. Il faut dire qu'Omi venait chez eux depuis plus de vingt ans... Ils avaient connu ma mère pour laquelle Omi achetait également du tissu. Dès qu'ils nous voyaient, chacun d'eux nous saluait avec un large sourire. « Et toi, Sawsan, comment vas-tu ? ». Je répondais dans une langue étouffée car je n'avais pas pour habitude de m'adresser à d'autres personnes que Ba et Omi. Cette timidité enfantine attendrissait à chaque fois mes interlocuteurs qui ne manquaient jamais de m'offrir un présent qu'ils avaient déjà mis de côté dans leur échoppe en prévision de ma venue. Était-ce ma qualité d'orpheline ou bien le respect qu'inspiraient mes grands-parents ? Sans doute les deux à la fois.

J'attendais toujours que l'on soit dans la carriole, sur le chemin du retour pour ouvrir mes présents.

Toutes nos courses faites, avant de se payer le luxe de la corniche, nous nous achetions un msemmen¹³ aux oignons et à la viande hachée que l'on accompagnait d'eau suivie d'un thé à la menthe. Puis, dans le quartier appelé Talborjt, où il y avait un magasin de caftans et de takchitas, Omi aimait s'arrêter devant la vitrine pour admirer les toutes dernières nouveautés. Elle ne voulait pas rentrer de peur de déranger, sachant qu'elle n'avait pas les moyens de s'offrir de telles tenues. Alors, elle restait là, immobile, le regard joyeux parcourant chaque mannequin. Elle disait toujours à Ba qui s'impatiait « pour le plaisir des yeux, pour le plaisir des yeux ». Et Ba répondait invariablement

¹³ Msemmen : pain marocain traditionnel.

« à quoi sert le plaisir des yeux qui n'ont pas les moyens de le faire durer. Cela n'amène que frustration ! » S'ensuivait alors une discussion fort animée sur les heures passées de Ba à regarder des voitures que lui non plus ne pouvait pas acquérir... Leurs petites chamailleries me faisaient sourire car elles se terminaient toujours par des haussements d'épaules et de sourcils, des yeux levés au ciel, tout un tas de mimiques exagérées d'autant plus comiques qu'elles se reproduisaient dans le même ordre à chaque fois.

L'année de mes huit ans, bien calée au fond de la carriole les yeux, le cœur et les pieds repus de cette merveilleuse journée, j'ouvris les deux cadeaux des marchands. L'année d'avant, j'avais reçu l'unique poupée que je possédais accompagnée de petits bijoux fantaisie en plastic, le tout assorti de bonbons et d'un petit paquet de gâteaux, comme à l'accoutumée. J'en avais été très heureuse ! Mais ce jour-là, que ne fut pas ma surprise après avoir ouvert le premier paquet qui contenait un foulard en soie rouge avec des petites fleurs et des bonbons, de découvrir un bien étrange présent. Le paquet de Si Moustapha était très bien emballé. D'ailleurs pour savourer davantage cet instant c'est le sien que j'ouvris en second... Un livre ! Sur le coup j'étais un peu déçue car je me demandais bien à quoi pourrait me servir ce tas de papier couvert d'écritures et d'images... Je ne savais pas lire. Quelques larmes glissèrent sur mes joues. Omi, jusque là occupée à ranger correctement nos achats, se tourna vers moi pour regarder mes cadeaux. Elle vit tout d'abord le foulard, le prit pour le déplier. Elle le trouva si beau que je lui dis :

« Bsaha Omi¹⁴, je te le donne » en essuyant mes larmes pour ne pas qu'elle les voie.

Elle refusa mon foulard mais j'insistais tellement pour qu'elle le prenne, en jurant sur le Coran que je ne le porterais jamais, qu'elle accepta mon sacrifice en me serrant fort contre elle.

« Choukrane benti¹⁵, Dieu te le rende mille fois ».

Se disant, elle planta son regard dans le mien et s'aperçut que j'avais pleuré.

« Pourquoi pleures-tu benti ? »

Sans rien répondre, je lui tendis le livre. Elle comprit de suite mon embarras et l'objet de ma tristesse. Elle prit le livre, feuilleta quelques pages, s'arrêta sur quelques images et commença telle une enfant à déchiffrer doucement quelques mots. Elle s'arrêta rapidement.

« Cela fait bien longtemps... Quel dommage que je ne puisse pas t'apprendre. Il est si important de savoir lire. C'est un très beau cadeau que tu viens de recevoir. Il faut le garder précieusement. »

Elle me le rendit et je restais là sans réellement comprendre ce qu'elle venait de dire. Le reste du trajet s'était effectué dans le plus parfait silence alors qu'habituellement on parlait et riait des heures en se remémorant notre unique sortie de l'année. Arrivés à la maison, j'aidais Omi à porter nos paquets jusque dans sa chambre tandis que Ba s'afférait à rentrer la carriole

¹⁴ Bsaha omi : formule de politesse signifiant « que cela te procure la santé »

¹⁵ Choukrane benti : merci ma fille.

et à attacher l'âne derrière la maison. Je plaçais le livre dans une taie d'oreiller que je pliais ensuite et le rangeais dans ma modeste chambre, sous mon matelas. De temps en temps, quand Ba et Omi faisaient la sieste, je sortais le livre de sa cachette pour regarder les images. Elles étaient toutes très colorées et représentaient souvent un petit garçon en tenue orientale, babouches aux pieds et une lampe à la main. Je faisais très attention aux pages quand je les tournais de peur de les abîmer. Je regardais les images et cet alphabet arabe auquel je n'entendais rien pendant de longues minutes. Puis découragée, je refermais le livre et le rangeais à sa place. Rapidement, je m'étais asservie à ce rituel auquel j'avais pris goût, mais que je cachais à mes grands-parents de peur de les attrister.

L'aid El Kebir était là et avec lui son lot de tracasseries. Oncle Hamed et sa tribu venaient d'arriver. Heureusement, par prudence, Ba avait fait les courses la veille et avait acheté de la limonade en quantité suffisante. Ba détestait que Zahra puisse dire un seul mot malveillant sur l'accueil qui lui était réservé. Aussi nous comptions-nous de la manière la plus cordiale possible sans pour autant tomber dans l'effusion des sentiments. Laïla et Afaf étaient toujours égales à elles-mêmes, pipelettes, vantardes et méchantes. Alors, Dieu sait ce qui m'a pris, je décidais pour qu'elles se taisent une bonne fois pour toute de leur montrer mon livre. Au début, elles restèrent un instant comme hébétées. Ma petite mise en scène avait fait son effet. Même oncle Hamed qui ne prêtait jamais attention à moi me félicita. Mais Laïla et Afaf eurent tôt fait de me ridiculiser. Elles me prirent le livre, l'examinèrent en tournant les pages si fortement qu'elles en déchirèrent plusieurs. Elles

s'excusèrent en riant de leur maladresse, sous les yeux amusés de leur mère puis elles me demandèrent de lire. La tension montait. Je voyais le rouge monter au visage d'Omi tandis que Ba demandait gentiment à son fils de mettre un terme au comportement de ses filles, ce que Oncle Hamed avait bien du mal à faire. En effet, ces dernières trop occupées à piailler, comme à leur habitude, n'écoutaient pas leur père, qui de son côté, restait assis sans esquisser le moindre geste. Je prétextais que je n'en avais pas envie et qu'il fallait que je scotche rapidement les pages. Là, en un éclair, Afaf prit plusieurs pages dans sa main droite, les tira tandis qu'elle jeta le livre à terre de sa main gauche et finit par réduire en morceaux les feuillets qui lui restaient en mains.

Laïla ricana et laissa tomber :

« Tu n'as pas besoin de livre si tu ne regardes que les images. »

C'en était trop pour Omi qui se leva d'un coup pour me prendre la main et m'emmener loin de ces deux pestes. Nous sommes restées longtemps toutes deux à marcher à travers la campagne. Petit à petit mes pleurs cessèrent tandis que le pas d'Omi se ralentissait un tant soit peu.

« Asseyons-nous, je suis exténuée » me dit-elle.

Elle m'enlaça doucement et me berça sur un de ces airs doux et tristes qu'elle me chantonait quand j'étais bien plus jeune. Je posais alors ma tête sur ses genoux et elle se mit à me caresser les cheveux.

« Tu as les cheveux aussi fins et doux que ceux de ta regrettée mère. »

« Parle moi d'elle Omi. »

« Tu as hérité de toute sa beauté. Ses cheveux étaient longs et noirs de jais comme les tiens. Ils couraient jusque sur ses hanches qui étaient fines. Son visage était doux, ses pommettes saillantes et sa bouche, bien dessinée, était charnue comme un fruit que l'on souhaite croquer. Ses grands yeux verts captivaient l'attention. Ils ressortaient bien de son teint que le soleil avait rendu un peu mate.

Elle avait le cœur aussi blanc que la couleur de l'hirondelle. Elle était pieuse et c'était une enfant adorable envers nous. Elle ne savait jamais dire non à nos requêtes et se rangeait toujours à nos avis. Elle était discrète et travailleuse, brodait et tricotait bien mieux que moi. Mais si quelqu'un nous faisait du mal, elle devenait une autre personne. Elle détestait l'injustice, c'est pour cela qu'elle détestait ta tante Zahra et qu'elle se disputait si souvent avec elle. Que de jeunes hommes sont venus la demander en mariage ! Mais c'est ton père qui a obtenu les faveurs de Ba pendant que trois autres attendaient dans le café pour se déclarer. Il espérait une autre vie que celle-là pour elle. Quel bien mauvais choix ! Le pauvre, il s'en voudra jusqu'à la fin de sa vie. »

C'est ce jour-là que je connus le nom de mon père : Anouar Idrissi. Ça me faisait drôle d'avoir un nom sans tête. Omi continuait.

« Un jour s'est présenté un MRE¹⁶. Il était vraiment beau et avait vu ta mère au village lors d'achats qu'elle avait faits avec Ba. Quelques jours s'étaient écoulés avant qu'il ne vienne accompagner de ses parents pour demander sa main.

¹⁶ MRE : sigle signifiant Marocain Résidant à l'Etranger.

Ba n'a pas accepté tout de suite. Il a demandé à réfléchir. Il s'est même rendu au village pour voir deux de ses amis qui vivaient à la sortie du village. Ils connaissaient la famille de ton père. Après discussion, il s'avéra que celle-ci était de condition modeste mais respectable. Chaque année, l'une des sœurs qui avait pu immigrer après avoir épousé un mécanicien chez Renault France, venait passer ses vacances chez ses parents avec ses enfants et ce depuis des années. Elle revenait chargée de présents pour sa famille et n'oubliait jamais d'envoyer un mandat à L'aid pour acheter le mouton. Idem, si les parents étaient malades, leur fille était là pour aider. Morts depuis peu, elle était venue à leurs obsèques puis quelque temps plus tard, à l'occasion des congés d'été, pour régler la succession avec ses frères et sœurs. Ses enfants avaient grandi et l'avaient accompagné. Le fils qui avait demandé la main de ta mère était le cadet de ses trois enfants. Il avait fait de hautes études d'après ce qui se disait. Il n'allait pas à la mosquée, mais apparemment ne traînait jamais dans les cafés, ne buvait pas et ne fumait pas. Toutes ces informations récoltées, Ba, après m'en avoir informé, a décidé d'accepter la demande. Je me souviens, comme si c'était hier que c'était le 4 juillet 1967. Il était pressé de se marier avec elle et proposait de faire la fête dès la semaine suivante et de donner une dot de 5 000 dhs, ce qui à l'époque, était une somme considérable. Ta mère accepta, confiante du choix de son père. Tout fut préparé à la hâte et l'acte signé comme convenu devant l'adoul¹⁷. La fête fut simple mais très émouvante. Ba pleurait de marier sa fille unique, moi aussi. Nous avons dépensé

¹⁷ Adoul : notaire en droit musulman.

toutes nos économies pour le dîner, la negafa¹⁸... Ton père lui a offert quelques jolis bijoux que je garde précieusement pour toi. Ils étaient vraiment très beaux tous les deux et formaient le couple parfait. Mariés, ils partirent tous deux pour Marrakech en voyage de noces. Deux semaines plus tard, elle était revenue, avec quelques babioles achetées pour pas cher, les yeux cernés, fatiguée par de folles virées et dont elle n'a jamais voulu me raconter les détails. Ton père nous informa qu'il devait rentrer en France car il n'avait pas pu prolonger son congé. Il fit la promesse de revenir rapidement pour régulariser sa situation auprès des autorités françaises. Le temps passait, le ventre de ta mère s'arrondissait et il ne revenait pas. Nous n'avions aucune nouvelle de lui. Ses deux oncles et sa tante, une fois les biens de leurs parents liquidés, disparurent sans laisser d'adresse. A ta naissance, que je ne fête jamais je m'en excuse – sa voix s'étrangla – mais elle me ramène toujours au décès de ta maman, nous avons placé l'argent de sa dot sur un compte à ton nom car elle n'y avait pas touché pour t'accueillir le mieux possible. »

« Je suis riche alors ? »

« Pas vraiment mais tu as un petit peu pour t'aider à commencer dans la vie... »

Son regard embué de larmes partit se perdre dans les hauteurs des falaises.

« C'est elle qui t'a trouvé ce prénom... Sawsan... Je n'ai jamais compris ce qui s'était passé... Ton père... »

¹⁸ Negafa : habilleuse traditionnelle de la mariée.

Elle éclata en sanglots. C'était la première fois que je la voyais pleurer. Je pris son visage entre mes mains, lui demandais de sécher ses larmes tout en pleurant moi-même. Puis, elle se reprit, sortit son mouchoir pour sécher ses yeux, les miens, me serra fort contre elle, m'embrassa et dit :

« C'est pour cela que ces deux cruches et leur mère sont jalouses de toi. Tu as tout ce qu'elles n'auront jamais. La beauté, l'intelligence, la gentillesse et la force de caractère qui font que les grandes âmes s'élèvent dans le malheur, le dépassent et le transcendent tant elles sont imbibées de foi, cette même foi qui les a ignorées. » Omi ajouta « Je te fais la promesse benti, que toi aussi un jour tu sauras lire, Insha'Allah¹⁹. »

Omi ne m'avait jamais menti et faisait peu de promesses. Mais lorsqu'elle prenait un engagement, elle tenait, coûte que coûte, à le respecter. Cela devenait pour elle un devoir au même titre que la prière. Pourtant, celle-là me semblait irréaliste. Alors, sans vraiment beaucoup d'entrain, car, à cet instant, je ne pensais déjà plus à ce que je considérais comme « l'incident du livre » j'acquiesçais pour lui faire plaisir. Au bout de deux bonnes heures, nous étions de retour à la maison. La voiture d'oncle Hamed n'était plus devant le café. Ba surveillait notre retour de l'arrière-cour où les moutons avaient été égorgés et découpés. Seuls les abats attendaient nos préparatifs.

« Où étiez-vous passées ? Je commençais à m'inquiéter ! En plus, j'ai dû tout faire tout seul ! »

¹⁹ Insha'Allah : formule religieuse signifiant « Si Dieu le veut ».

Il était énervé. Dans ces cas-là Omi ne pipait mot et le laissait dire tout ce qu'il voulait pour ne pas rentrer dans un conflit dont elle ne connaissait pas la fin.

« Où est oncle Hamed ? » demandais-je timidement.

Il s'arrêta de persifler, s'agenouilla un peu pour que ses yeux puissent se planter dans les miens.

« Tant que je serais en vie, benti, il n'y aura plus d'oncle Hamed ou de tante Zahra. Je n'ai plus que toi benti et Omi. Mon fils, ton oncle et ses pestes sont morts à mes yeux aujourd'hui. N'en parlons plus, d'accord ? »

Je hochais la tête tristement, pensant que pour un livre, il était idiot d'en arriver à une telle fracture familiale mais me gardais bien de livrer mes pensées à Ba dont la fierté et les décisions étaient en général inébranlables.

Peu de temps après, Ba partit tôt pour le village situé à trois kilomètres de notre maison. Je fus étonnée de ce départ, à cette heure si matinale et en plus un mardi. C'était pour le moins inhabituel. En effet, Ba n'y partait que le vendredi pour assister à la prière commune au sein de la mosquée. Il y retrouvait quelques amis, se tenait informé après le sermon de l'imam des dernières nouvelles et rentrait pour trois heures. J'eus beau harceler Omi pour qu'elle me dise ce qu'il allait y faire, elle restait muette comme une carpe. Impossible de lui soutirer deux mots. Elle était même un peu nerveuse et martelait plus que de raison une pauvre pâte à pain qu'elle avait entamée au départ de Ba. Heureusement pour celle-ci, un camion s'arrêta devant le café. Omi jeta un torchon sur la pâte

et partit dans la salle. Je la suivais pour préparer l'eau, la théière et la cafetière en prévision de la commande. Je regardais machinalement l'horloge accrochée au mur 13 heures et toujours pas de Ba. Car si je ne savais pas lire, Ba m'avait appris deux choses : compter et déchiffrer l'heure. Je sortais et m'asseyais à même le sol. Je pris cinq cailloux de taille à peu près similaires et un dernier un peu plus gros. Je jetais les six cailloux, pris le plus gros et commençais à le lancer tandis que j'en récupérais un au sol puis celui qui retombait. Et ainsi de suite jusqu'à ce que j'aie pu tout récupérer. Ensuite deux par deux... J'appris plus tard en France que ce jeu existait également et s'appelait le jeu des osselets. Je jouais ainsi encore une bonne heure en allant de temps en temps regarder la pendule et m'assurer qu'Omi n'avait besoin de rien. Le client repartit. A son départ, les roues de son camion qui étaient assez grosses soulevaient tellement de terre que j'en avais plein les cheveux. Les yeux me piquaient. Prise d'une quinte de toux, je me levais pour m'épousseter.

« Alors petit ver, qu'as-tu à t'agiter dans tous les sens ? »

C'était Ba. Je ne l'avais ni vu, ni entendu arriver, très certainement à cause du boucan du camionneur.

« Que faisais-tu au village un mardi ? Pourquoi ne m'y as-tu pas emmenée ? »

« Tu en as des tas de questions, dis-moi ! Allez, viens à l'intérieur, je vais tout t'expliquer. »

Omi n'osa pas, dans un premier temps, quitter le derrière du comptoir qu'elle s'afférait à nettoyer à notre entrée. Puis Ba lui fit un clin d'œil et son visage

s'illumina de joie. Alors, elle sortit une bouteille de coca et trois verres. J'étais étonnée de tout ce manège car on ne buvait jamais les boissons du café. Omi lança des youyous tandis que Ba s'asseyait sur une chaise et posa sur la table un grand sac plastique qui avivait en moi une grande curiosité. Ba souriait mais ne disait rien. Il attendait qu'Omi l'ait rejoint. Une fois assise en face de lui, elle déboucha la bouteille pendant que je trépignais d'impatience de connaître ce qui se tramait.

« Assieds toi près de nous benti » lâcha enfin Ba.

Il poussa doucement le grand sac vers moi.

« Ouvre-le, c'est pour toi ».

Il prit le verre que lui tendait Omi et, tous deux, fiers de leur surprise, buvaient d'un air amusé leur boisson en guettant ma réaction. A l'intérieur, une sacoche simple, une petite trousse, des stylos, un crayon à papier, une gomme, un taille-crayon, des feutres, un cahier, une règle et un livre. Je ne comprenais pas immédiatement ce que c'était car je n'avais jamais vu de fournitures scolaires. Je sortais les feutres de leur pochette, les débouchais et allais commencer à les essayer sur le cahier quand Ba m'arrêta doucement dans mon élan.

« Que fais-tu benti ? »

« J'essaie les feutres. »

« Mais tu ne vas pas les essayer sur ton cahier de classe tout de même ! »

« Cahier de classe... Tu veux dire que c'est pour l'école ? »

Il se mit à rire. Je regardais Omi qui en avait les larmes aux yeux.

« Ne t'avais-je pas dit que, toi aussi, tu apprendrais à lire ? Al Hamdullilah²⁰ ! »

« Je vais aller à l'école, Insha'Allah ! »

Et je répétais encore cette phrase et encore une fois jusqu'à ce que j'en comprenne réellement la signification. Je me jetais dans les bras d'Omi, l'embrassait fort puis fit le tour de la table et me jetait sur Ba hilare de joie. Et je me mis à courir dans tout le café en chantant.

« Sawsan va aller à l'école. Insha'Allah ! »

Suivirent une nouvelle fois les youyous d'Omi.

Toute l'après-midi, et cela n'était pas coutume, nous avons parlé tous les trois de cette fameuse école qui était soudainement devenue pour moi l'endroit le plus merveilleux qui puisse exister sur terre. Ba m'expliqua que je commencerais à y aller dès la semaine suivante. La classe avait commencé depuis trois mois mais le professeur de l'école du village, avec qui il avait parlé le matin même, lui avait assuré que je pouvais avec beaucoup de travail rattraper rapidement le programme du CP. Au début, je commencerais avec les plus petits puis en fonction de mes progrès, il essaierait de me mettre au niveau des enfants de mon âge. Ba continua qu'il fallait bien faire attention, ne pas discuter en classe car ce lieu était un lieu d'études et non de distraction, que j'aurais des devoirs à faire à la maison en plus du

²⁰ Al'Hamdullilah : formule religieuse signifiant « Grâce à Dieu ».

travail quotidien, que s'il pouvait m'accompagner en carriole le matin, il faudrait que je revienne seule à la maison et à pied après la classe. Il fallait donc que j'accepte de faire trois kilomètres à travers champs. S'ensuivit un tas de recommandations sur le fait de ne pas parler aux inconnus, de me tenir éloignée de la route pour ne pas qu'on me force à monter dans une voiture, mais déjà je ne l'écoutais plus. Mon esprit était tout à la joie de cette nouvelle inattendue, de cette soudaine force que me donnait la certitude d'avoir dans mes mains mon destin. Je pensais à la phrase que me disait souvent Omi pour m'inciter à faire les choses avec rigueur « Comme on fait son lit, on se couche ». Ou bien encore « Tu n'as qu'à défaire avec tes dents ce que tu as fait avec tes mains » lorsque j'avais fait une bêtise. Oui Omi, je te le promets car je te le dois, je préparerai bien ma couche par mon travail pour être parfaitement sereine plus grande. Et je me tiendrais, Insha'Allah, bien éloignée des chemins de travers qui poussent à commettre des actes irréparables. En fin de journée, je rangeais soigneusement dans la sacoche en toile épaisse rouge les fournitures que j'avais contemplées toute l'après-midi.

Mon premier cartable !

La fin de la semaine s'était déroulée dans la joie. Mais la veille de mon premier jour de classe, l'appréhension me gagna. J'avais peur. Comment se comporteraient les autres avec moi, qui en dehors de mes cousines, n'avais jamais eu de contacts avec des enfants ? Et l'école en elle-même, à quoi ressemblait-elle ? L'instituteur serait-il gentil ? Tant de questions se bouscullaient dans mon esprit que je dormis très peu. Malgré tout, je me réveillais avant l'heure de la prière

non obligatoire qui précédait celle de l'aube, obligatoire celle-là, et pour laquelle j'avais souvent bien du mal à me tirer du lit malgré le fort appel du muezzin²¹. Je me levais, fis ma toilette et mes ablutions²² dont je connaissais par cœur le rituel très précis pour nettoyer mon corps de toute impureté avant de rencontrer par la pensée et dans mon cœur l'Invisible. J'aimais à appeler Dieu ainsi. Dès le plus jeune âge, on m'avait appris que si nous ne pouvions le voir. Il était partout, même dans nos pensées les plus secrètes. De cette certitude, encore aujourd'hui, me restent une crainte réelle et un amour profond pour cet ami et confident qui par bien des détours m'a montré qu'Il était plus que présent et veillait toujours sur moi. La relation sincère et fidèle que j'entretiens avec lui depuis ma naissance me confortent chaque jour davantage dans l'idée que sans son soutien, sans la force et le courage qu'Il m'insuffle, je ne serai rien de plus qu'une larve occidentalisée à l'extrême, sans foi ni loi hormis celles de l'argent. En somme, une pauvre araignée tissant elle-même sa propre déchéance avec pour seule attache sa passion stupide pour l'ignorance.

Je pris grand soin de bien placer mon tapis et pendant que j'ajustais mon foulard, je récitais quelques invocations au très Grand. Ma courte prière finie, je préparais le petit-déjeuner.

Ba fut surpris de me trouver déjà levée à son réveil et s'en amusa. Ses ablutions terminées, il fit la prière non obligatoire. Omi ne tarda pas à nous rejoindre

²¹ Muezzin : crieur qui du haut des minarets des mosquées appelle les musulmans à la prière.

²² Ablutions : rituel religieux effectué avant la prière en vue de purifier le corps de toute impureté.

pour effectuer le même cérémonial. Vint la prière de l'aube. Derrière Ba, Omi et moi adressions toutes les invocations possibles pour que cette nouvelle journée soit emplie de joie et de bénédiction. Mais, le bonheur était déjà là et la grâce aussi. Communier avec mes grands-parents, sentir leur présence rassurante, recevoir leurs soins quotidiens, tout cela, et je le mesurais pleinement, malgré mon jeune âge, était déjà pour moi plus qu'un bienfait.

Les salutations faites, je versais à chacun un verre de thé et disposais sur la table les deux petites coupelles d'huile d'argan et de miel dans lesquelles nous trempions notre pain.

Nous mangions toujours en silence car il nous était impossible de commencer notre journée sans avoir écouté la première sourate du Coran, la sourate de La Vache. Omi disait que si elle était récitée chaque jour dans une maison, le chaytan²³ ne pouvait pas y entrer, et le mauvais œil était éloigné. Omi, contrairement à beaucoup de femmes, ne prêtait aucune attention aux superstitions populaires et aux rites qu'elles engendrent. Elle n'allait jamais dans les moussems, ces fêtes que l'on voit souvent au Maroc pour célébrer un marabout. Elle détestait les gens qui se prosternaient devant le tombeau de Moulay Idriss, le fondateur de la ville de Fès. Pour Omi, seul comptait le Coran qui constitue l'unique moyen de se protéger du mal. Quant à vénérer et fêter un autre que Dieu, cela constituait pour Omi un grave péché. Elle suivait à la lettre les enseignements transmis par notre bien-

²³ Chaytan : le diable.

aimé prophète (sws²⁴). C'est ainsi qu'elle avait une tonne d'habitudes. Elle jeûnait chaque lundi et chaque jeudi. Elle mettait chaque matin et à la nuit tombée la sourate²⁵ dite de La Vache²⁶ pour disait-elle éloigner le diable, priait deux rekkas²⁷ supplémentaires après la prière de midi, de l'après-midi et du soir. Elle récitait après la prière du coucher du soleil le verset²⁸ du Trône puis trois fois, trois sourates différentes. Après la prière du soir, elle en faisait une dernière, celle de la clôture de toutes les prières de la journée puis faisait à nouveau ses ablutions, se mettait au lit et

²⁴ (sws) : formule religieuse abrégée de « sala alaihi wa salam », prononcée par tout croyant après avoir évoqué le prophète et signifiant « Sur lui la bénédiction et la paix ».

²⁵ Sourate : chapitre du Coran. Il y existe dans le livre saint 114 sourates ayant toutes été ordonnées par le prophète (sws) selon la volonté d'Allah le Très Grand.

²⁶ La Vache : en arabe se prononce AL-BAQARAH. Deuxième sourate du Coran après celle de l'Ouverture, c'est la plus longue sourate de tout le Coran. Elle est composée de 286 versets dont celui intitulé Le Trône (âyat Al-Kursi). Ce verset revêt une importance particulière puisque le prophète (sws) nous a enseigné qu'il était le maître de tous les autres versets. Il n'est récité dans une maison où le diable se trouve sans qu'il ne la quitte.

Selon Sahl Ibn Sa'a (que Dieu l'agrée), le bien-aimé prophète (sws) nous aurait également conseillé d'apprendre par cœur les deux derniers versets de la sourate Al-Baqarah car Allah les lui a donné de son trésor qui se trouve sous le trône. Ces versets protègent celui qui les récite.

²⁷ Rekka(s) : unité de prière où se récite toujours la sourate Al-Fathia, sourate d'ouverture du Coran, suivie d'une autre sourate. Chaque prière se compose de 2, 3 ou 4 unités de prières. Assoubh (prière avant l'aurore) : 2 rekkas, Dohr (prière du midi) : 4 rekkas, Asr (prière de l'après-midi) : 4 rekkas, Maghrib (prière du crépuscule) : 3 rekkas, Icha (prière du soir) : 4 rekkas.

²⁸ Verset : paragraphe au sein d'une sourate du Saint Coran.

y récitait le dernier verset de la sourate La Vache puis trois autres sourates, soufflait dans ses mains et les passait sur tout son corps jusqu'aux pieds. Parfois, je suivais ses manies mais à vrai dire, elles étaient parfois bien contraignantes pour mes petites épaules et Dieu sait qu'Omi était et restera bien plus pieuse que moi. Il n'est pas un jour qui passe sans que je prie pour que Ba et Omi aient une place au paradis.

Et ce jour-là plus que tout autre car quand je pénétrais enfin dans la salle de classe, objet de tous mes fantasmes, après que Ba m'ait déposée devant la petite école et confiée au professeur, je crus entrer dans un monde extraordinaire. Pourtant, j'aurais pu ne jamais le voir tant je m'étais fait violence pour monter dans la carriole ce matin-là. Je redoutais terriblement cet instant. Et ni mon cartable, ni mes sandales encore neuves achetées pour l'aïd, ni ma jolie tenue n'avaient pu atténuer cette effroyable sensation de chaud et froid, de gorge asséchée, de tremblements de mains et de maux de ventre. Je ne cessais d'aller aux toilettes depuis une heure. J'avais la diarrhée. Mes grands-parents hésitèrent un instant à m'envoyer dans cet état à l'école. Je répétais plusieurs invocations à mon ami, le seul qui pouvait m'aider à calmer ce corps qui semblait décider, en ce jour, à conforter mon esprit dans ses peurs. Comme d'habitude, Il m'aida en renforçant ma détermination à apprendre à lire et écrire qui prit le dessus sur tout le reste. Je pris une grande inspiration puis tirais doucement la manche de Ba pour partir. Je rassurais Omi inquiète de se séparer pour la première fois de moi dans de telles conditions. Je l'embrassais une dernière fois et montais aux côtés de Ba pour un inconnu qui me fallait coûte que coûte affronter.

Quand j'y repense, la classe était très sommaire et ne ressemblait en rien à celles des confortables salles que l'on trouve en Europe où les élèves pour la plupart ne mesurent en rien la chance qu'ils ont d'avoir accès à l'éducation. Les pupitres et les chaises en bois semblaient porter le poids de toutes les peines des écoliers qui avaient fréquenté les lieux. Les murs étaient défraîchis et s'écaillaient même à certains endroits. Ils affichaient pourtant fièrement deux cartes un peu jaunies mais qui me subjuguèrent. L'une représentait la carte du monde, ce monde merveilleux dont je ne connaissais pour le moment qu'Agadir et le trou perdu au milieu de nulle part où j'étais née ; l'autre étalait les reliefs colorés et si différents d'un pays fantastique, riche d'un passé glorieux, aux dialectes singuliers selon les régions, aux us et coutumes parfois contradictoires mais à la population si attachante, un pays unifié sous le drapeau rouge à l'étoile verte représenté en haut de la carte, mon drapeau, celui du Maroc, mon Maroc que j'aime tant. Enfin, le tableau noir derrière le bureau du professeur. Il portait encore les stigmates des traînées blanches de la craie que l'on avait essuyée la veille. Et au-dessus du tableau, des étiquettes représentant les lettres de l'alphabet arabe et français. Le professeur m'invita à rejoindre le petit groupe d'élèves des deux premières rangées de gauche puis après le salut matinal, me présenta à mes nouveaux camarades.

Les matinées se ressemblaient toutes. Elles consistaient en l'apprentissage de la lecture pour les petits pendant que les plus grands s'exerçaient aux mathématiques. Puis en milieu de matinée, après la récréation, pendant laquelle on jouait aux billes quand on en avait, les petits travaillaient l'écriture pendant

que les grands lisaient, découvraient l'histoire de notre pays ou sillonnaient le monde au travers de leçons sur les continents et les mers. Je m'étais vite habituée à ce rythme. Il me plaisait même beaucoup dans la mesure où je me contraignais à écouter les leçons des grands tout en étant restant vigilante sur mon travail. Après le déjeuner composé de petits sandwiches que je préparais chaque matin avec Omi, nos études étaient essentiellement pratiques pour éveiller en nous le goût des sciences naturelles. Notre professeur, Monsieur Lambarki, avait le génie de nous apprendre avec peu, de très grandes choses. Il était de taille moyenne, ni mince, ni gros. Son âge m'était inconnu mais je supposais qu'il ne dépassait pas trente cinq ans. Ses cheveux étaient courts mais toujours en bataille. Il avait de grands yeux marron foncés, le teint mat, et ses mains étaient celles des gens du savoir, fines, propres, aux doigts entretenus mais sans excès. Sa manière d'enseigner était efficace tant dans le ton que dans la manière d'aborder les sujets sur lesquels il pouvait être intarissable dans les explications. Son métier, il l'exerçait avec passion, minutie et rigueur. Sa devise ne me quittera jamais : De l'éducation naît la grandeur des nations. Il voulait et aimait transmettre. Sa fierté et ses espoirs reposaient sur nos frêles épaules. Il voulait absolument que certains de ses élèves puissent passer avec succès le baccalauréat. Ainsi, pensait-il, il aurait participé de manière aussi infime soit-elle à faire d'une poignée de grands hommes et par là même poser sa pierre à l'édifice.

A force de persévérance, j'avais réussi à la fin de l'année non seulement à apprendre à lire et écrire en arabe mais j'avais également mémorisé tout le